SOUVENIRS INEDITS

DU

Général Lacretelle

AOUT 1870

Le général Lacretelle, un des plus brillants officiers du second Empire a laissé de très intéressants mémoires dont Mme Lacretelle a confié la publication à M. Jacques de la Faye, le biographe des généraux de Sonis, de Lamirault et de Laveaucoupet.

M. de la Faye veut bien détacher quelques pages de ces souvenirs si brillants qui paraîtront en octobre prochain.

Nous sommes en 1870. Le 20 juillet, le général Lacretelle écrit à l'un de ses vieux camarades de La Flèche, le commandant Didelot :

Je pars demain pour Strasbourg. Je commande la 2e brigade de la 4e division du 1er corps.

Général de division de Lartigue ;

Commandant de Corps d'Armée, Maréchal de Mac Mahon.

Je ne sais pas les numéros de mes régiments, mais Wolff m'a écrit que ma brigade se composait d'un régiment de zouaves et d'un régiment de tirailleurs algériens. Quelle chance! tu dois te figurer ma joie.

Je ne t'écris ces quelques lignes que pour te dire au revoir, à "bientôt j'espère," et pour t'embrasser de tout mon cœur.

Général LACRETELLE.

Les lenteurs de la mobilisation retiennent Lacretelle à Strasbourg jusqu'au 5 août; écoutons le raconter la part prise par ses zouaves et ses turcos à la bataille de Reischoffen.

"Le 4 à huit heures et demie du matin je reçois l'ordre de faire prendre les armes à mes troupes établies sur le plateau qui commande la route de Gunstett à Haguenau et sur celui qui s'étend vers le village de Morsbronn faisant face au ruisseau de Saccerbach. Il était environ onze heures quand les troupes ennemies traversèrent le ruisseau et abordèrent le pied de nos positions qu'elles voulaient tenter d'enlever.

"La canonnade était engagée depuis plus d'une heure entre la gauche des Français et la droite des Prussiens qui s'était rapprochée de nos positions et, vers neuf heures, un combat très vif d'artillerie et de mousqueterie se produisait sur tout le front de la 4e division.

"L'extrême droite de cette division formée par le 3e tirailleurs était évidemment le point faible de la position; l'ennemi pouvait facilement nous tourner par le village de Morsbronn que nous n'occupions pas et par les hauteurs qui les dominent en arrière et commandent toutes nos positions.

"Aussi le combat était à peine engagé que j'étais obligé d'ordonner au colonel Goudil (commandant le régiment du 3e tirailleurs), d'occuper Morsbronn avec trois compagnies du 2e bataillon, gardant les trois autres compagnies sous ma main comme réserve et pour relier le village avec la ligne formée par le 1er bataillon. Ces nouvelles dispositions obligeaient à faire avancer le 56e de ligne, qui vint prendre la place du 2e bataillon de tirailleurs.

"Il était environ onze heures quand les troupes ennemies, traversant le ruisseau de Saccerbach, abordèrent nos positions qu'elles voulaient tenter d'enlever. Un mouvement offensif était devenu nécessaire pour nous dégager et je fis exécuter par toutes les troupes du 3e tirailleurs et par le bataillon du 56e placé en première ligne.

"Ce mouvement, exécuté avec une vigueur qui fait le plus grand honneur aux troupes engagées, eut pour résultat de rejeter l'ennemi au delà de Saccerbach jusqu'au pied des hauteurs de Gunstett.

"Voulant me rendre compte de la direction que suivaient au delà de Morsbronn des colonnes ennemies considérables qui se succédaient dans la plaine et s'échelonnaient au delà de notre droite, je montai dans le clocher du village et je reconnus que le mouvement tournant que j'avais craint dès le commencement de la journée, était en pleine voie d'exécution. Déjà des colonnes avaient apparu derrière les bois qui sont en avant de Lembach; dans peu de temps elles allaient se trouver sur notre ligne de retraite.

"L'ordre de battre en retraite fut donné vers une heure et demie."

Deux défaites en trois jours, il n'en fallait pas tant avec l'effervescence des esprits pour renverser le ministère qui avait eu l'imprudence de se laisser entraîner à la déclaration de guerre.

L'Impératrice régente, affolée, fit appel au dévouement du Comte de Palikao pour prendre à cette heure tragique le gouvernail de la France. Lacretelle connaissait de longue date le général de Montauban, créé Comte de Palikao après l'expédition de Chine de 1860. Il s'était rencontré avec lui au début de sa carrière sur les frontières du Maroc et tout récemment il avait passé deux années sous ses ordres à Lyon.

Les liens étroits d'estime et d'affection qui unissaient ces deux vaillants serviteurs du pays autorisaient la longue lettre que le général Lacretelle en marche sur Châlons, écrivit le 10 août à six heures du matin au nouveau ministre de la guerre :

Mon général,

J'arrive à Lunéville, et l'on me dit que le Ministère a donné sa démission, et c'est vous que l'Impératrice charge de la formation d'un nouveau Ministère. Je ne veux pas, mon général, perdre de temps à vous en faire des compliments; vous devez désirer, dans ce moment, des paroles plus sérieuses; mais je veux vous dire que cette nouvelle m'a causé une vraie joie.

Ce qu'il faut à notre pays, pour sortir de cette terrible crise, c'est une tête, un cœur, et un bras.

Le bras, c'est l'armée, et je vous réponds que, malgré ses échecs, il est toujours vigoureux.

Le cœur, il est chez tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; la tête, ce sera vous.

Il est impossible que celui qui a accompli, en Chine, une expédition si merveilleuse, avec autant de facilité que s'il n'y eût eu ni distance, ni obstacles, ne trouve pas remède à notre mal.

Mais j'ai pensé de suite que vous aviez besoin d'être complètement éclairé sur des choses que l'on ne voit bien que quand on est sur les lieux; et, de suite, je viens vous raconter mes impressions, que je vous donne comme étant celles de tout le monde.

Quand vous connaîtrez nos points faibles, il vous sera moins difficile de les renforcer.

Je vous écris à bâtons rompus, sans ordre, et à mesure que mes souvenirs me rappellent les faits.

Dès mon arrivée à Strasbourg, il y a environ douze jours, j'ai été frappé de l'insuffisance de l'Administration et de l'artillerie.

Dans les magasins, pas de bidons, gamelles ou marmites, pas de cantines, d'ambulance, ni de bâts; pas d'ambulances enfin, ni pour les divisions, ni pour les corps d'armée. Jusqu'au 6, il était presque impossible de se procurer un cacolet pour transporter un blessé; le 6, des milliers de blessés seront restés entre les mains de l'ennemi, rien n'étant préparé pour les transporter.

Depuis mon arrivée à Strasbourg, je n'ai jamais vu un jour de distributions régulières pour les hommes ou pour les chevaux. Depuis le 6, on manque absolument de tout, ce qui fait que notre retraite ressemble à une vraie déroute.

Je ne puis pas affirmer que l'organisation de l'Intendance soit mauvaise, que son esprit soit vicieux, que le contrôle du commandement sur l'administration ne soit pas efficace; mais ce que j'affirme, c'est que ce corps est absolument insuffisant pour les besoins d'une armée en campagne.

Si nos soldats ne vivent, depuis quatre jours, que des aumônes des habitants, si nos routes sont semées de traînards, mourant de faim, c'est à l'Intendance qu'il faut en faire remonter la responsabilité.

Vous aurez peine à croire qu'à Strasbourg, dans ce grand arsenal de l'Est, il a été impossible de trouver des aiguilles, des rondelles, et des têtes-mobiles de rechange pour nos fusils!

La première chose que nous disaient les commandants des batteries de mitrailleuses, c'est qu'il fallait ménager les munitions, parce qu'il n'y en avait pas.

En effet, à la bataille du 6, les batteries de mitrailleuses, et d'autres aussi, ont quitté le champ de bataille pendant longtemps, pour aller chercher de nouvelles provisions au parc de réserve, lequel était lui même assez pauvre, dit-on.

Le 6, l'ordre ayant été donné de faire sauter un pont, il ne s'est pas trouvé assez de poudre de mine dans tout le corps d'armée, ni au génie ni à l'artillerie!

Enfin, et c'est ici le plus grave, notre artillerie est dans une infériorité déplorable vis à vis de celle des Prussiens, tant sous le rapport du calibre que sous celui du nombre.

Nos pièces de 4, jouant toujours dans une exposition, n'ont pu tenir un instant seule part devant les batteries de 12 des Prussiens; portée, justesse, rapidité du tir, tout est, sans comparaison, à l'avantage de nos ennemis.

Tandis que notre artillerie n'a tenu nulle part, celle des Prussiens n'a jamais quitté ses positions que pour se porter en avant, semblant ne recevoir de la nôtre aucune atteinte, et se conduisant avec le même sang-froid et la même précision qu'au polygone.

De plus, je crois me rappeler que la proportion, en Prusse, est de quatre batteries par division, tandis qu'en France elle n'est que de trois.

Que l'on double nos petites batteries de 4 des batteries de 12 qui doivent se trouver encore dans les arsenaux; qu'on assure leurs approvisionnements de manière à n'être pas forcés d'interrompre le feu pendant la bataille, il restera encore à notre artillerie le désavantage de ne pas se charger par la culasse; mais déjà, comme calibre et comme nombre, nous nous trouverons dans des conditions meilleures.

Ce qui nous a manqué surtout dans la bataille du 6, c'est l'artillerie, tandis que celle des Prussiens était écrasante; le fait était si évident, que c'est le cri du dernier et du plus intelligent des soldats.

Les seules armes qui aient été vraiment au niveau et même au-dessus des circonstances, sont celles qui ne passent pas pour savantes.

Quand on a dit à la cavalerie de charger deux brigades de cuirassiers sont allées bravement s'engloutir au milieu de l'infanterie ennemie, où elles ont été anéanties.

Quant à l'infanterie, sa conduite a été héroïque; tout le monde l'a dit le jour même; et on ne saura jamais assez le proclamer.

Au nombre de 30.000 contre 140.000, dit-on, elle a défendu ses positions depuis sept heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, sans reculer d'une semelle, chargeant plusieurs fois l'ennemi pour le repousser quand il se portait en avant, et avec une énergie dont vous aurez une idée par le chiffre de ses pertes: la moyenne des pertes en officiers est de 40 sur 64; celle des soldats est de 1 200 sur 2.200. Il y a des régiments qui ont perdu moins, il y en a qui ont perdu plus; la moyenne que je vous donne est vraie, vous le verrez en recevant les situations.

Cette infanterie n'aurait pas reculé encore, si elle n'eût été tournée, enveloppée de toutes parts, si le canon et la fusillade de l'ennemi ne se fussent fait entendre sur sa ligne de retraite: n'est-ce vraiment pas sublime!

Ce qu'il faut à notre infanterie, ce sont des effectifs de 2 400 hommes au moins par régiment: que les dépôts envoient ce qu'ils ont de disponible, et que des mesures soient prises pour que des commandants territoriaux ne puissent plus s'opposer à ces envois, ou les retarder, comme cela a déjà eu lieu, sous prétexte qu'ils n'avaient pas reçu d'ordres du Ministre.

Que l'on fasse déposer, à tout le monde, les coiffures gênantes et que la coiffure de guerre soit décidément le képi à visière; que l'on fasse déposer les vestes ou habits: la capote avec la demi-couverture suffisent.

Que l'on fasse de suite, de grosses promotions pour récompenser et encourager ceux qui ont subi de si graves épreuves, et si vaillamment fait leur devoir.

Et maintenant, mon général, pourquoi, quand l'on a 200 000 hommes sous la main, facilités à concentrer, chaque petit corps va-t-il successivement se briser contre les masses des ennemis? En nombre à peu près égal, malgré les défauts que je viens de vous signaler, ce sont des victoires que nous aurions enregistrées, au lieu de défaites!

Pourquoi accepter la bataille, quand on sait que l'on se battra un contre quatre ou cinq?

Pourquoi, quand on voit la bataille perdue, ne pas profiter du reste d'énergie des troupes pour donner, en temps opportun, les ordres nécessaires pour opérer une retraite honorable, pour sauver les bagages, les réserves d'artillerie, la caisse de l'armée?

Pourquoi mettre cette masse d'hommes et de chevaux en retraite sur une seule route, où elle ne peut se mouvoir, ni vivre régulièrement, tandis qu'en lui indiquant un point de concentration, au loin, en arrière, chaque commandant de division s'y fût rendu plus vite, plus facilement, en nourrissant sa troupe, sans épuiser les localités?

Je ne fais qu'effleurer ces questions; elles sont délicates; vous comprendrez mon général, pourquoi je n'en dis pas davantage.

J'en ai cependant déjà dit beaucoup; mais je ne le regrette pas, parce que le péril est grand; qu'un ennemi intelligent, hardi, infatigable, met à profit tous les instants que nous perdons.

En résumé, ce qu'il faut au plus vite, c'est la rapide concentration de toutes nos forces sur un point, l'augmentation de l'artillerie, un meilleur service des vivres et des ambulances, si c'est possible.

Malgré les tristesses de cette lamentable retraite sur Châlons que le Maréchal de Mac-Mahon avait assigné comme point de concentration à son corps d'armée, Lacretelle ne se laisse pas gagner par le découragement, il espère encore un retour de la fortune des armes.

Le 12 août il écrit du château de Froville :

Si cette journée du 6, qu'on appelle, je crois, bataille de Reischoffen, a été un désastre à cause de l'immensité de nos pertes, ça été aussi une lutte héroïque pour nous. Nous étions 35.000 contre 140 000, c'est-à dire le quart de nos ennemis. Leur artillerie surtout était infiniment plus forte que la nôtre.

Malgré cela, nous avons tenu nos positions pendant plus de huit heures et nous n'avons reculé que quand nous étions entièrement enveloppés.

Mon aide de camp (M. de Kersouson dut subir l'amputation du bras). Mon officier d'ordonnance (le lieutenant Roy), blessés, sont prisonniers. J'ai été protégé par la Providence. Mon cheval seul a été blessé.

Ce qu'il y a de plus mauvais dans notre position c'est que notre corps d'armée n'a plus de confiance dans son chef; on est convaincu de l'insuffisance du maréchal.

Je ne sais où nous allons. Nous partons dans une heure dans la direction de Nancy ou de Bar. Il ne faut pas s'effrayer de l'avenir comme on le fait. Au résumé, nous avons fait deux maladresses. Le maréchal Mac-Mahon et le général Frossard sont allés avec trop peu de monde se butter contre de grosses armées. Voilà tout!

Elle reste toujours intacte et n'ayant rien perdu de sa valeur, la grande armée de Metz, qu', j'en suis persuadé, battra les Prussiens d'ici à peu de jours.

Une victoire et tout est changé!.... Tout le passé est vite oublié et les Prussiens sont perdus....

Général LACRETELLE.

Hélas! elle ne viendra pas cette victoire si ardemment appelée, et c'est vers Sedan où vont sombrer dans le plus épouvantable des naufrages toutes ses illusions, toutes ses espérances que s'achemine Lacretelle.

JACQUES DE LA FAYE.

Les Constructions Navales de l'Angleterre.

La Chambre des communes discutant en comité du budget les nouvelles constructions navales, M. Robertson, secrétaire de l'Amirauté, expose le programme du gouvernement.

Le programme primitif comprenait la construction, cette année: 1° de quatre navires cuirassés du type Dreadnought; 2° de cinq contre-torpilleurs de haute mer; 3° de douze contre-torpilleurs pour la défense des côtes; 4° de douze sous-marins. Ce programme a été modifié de la façon suivante: on mettra en chantier trois navires cuirassés, deux contre-torpilleurs de haute mer, douze contre torpilleurs pour la défense des côtes, et huit sous-marins.

L'ancien programme comportait une dépense de 9 340 000 livres sterling; le nouveau comporte seulement 6,800 000 livres sterling, soit une réduction de 2 540 000 livres sterling. (Applaudissements sur les bancs ministériels et ouvriers.)

M. Robertson ajoute que le budget naval de l'année prochaine sera réduit de 1 million 488.680 livres sterling.

La Chambre, dit-il, sait qu'une conférence internationale se réunira bientôt. Un des principaux objets de cette réunion sera de provoquer un mouvement international en faveur de la réduction des armements. Le gouvernement se propose donc, pour l'année fiscale 1907 1908, de mettre en chantier deux cuirassés au lieu de quatre, comme cela avait été fixé précédemment, avec la réserve que si le Congrès de La Haye échoue sur la question de la limitation des armements, un troisième cuirassé sera construit.

Le gouvernement ne se dissimule cependant pas de quelle importance vitale est, pour la Grande Bretagne, la possession d'une marine puissante, et les progrès accomplis par les marines étrangères ne sont nullement perdus de vue par l'Amirauté.

M. Robertson déclare catégoriquement que c'est l'Amirauté qui recommande la réduction du budget naval. Mais les députés jingoes ne sont pas contents; plusieurs mettent en doute la véracité du gouvernement; ils déclarent que l'Amirauté n'a pas agi de son libre consentement.

Les partisans du ministère approuvent, en général, la réduction; M. Keir Hardie, député ouvrier, déclare qu'elle montrera aux puissances étrangères que le désir de l'Angleterre pour la paix est vraiment sincère.

LE CONSEIL.

—Fichtre!..... s'écria Songères, en laissant tomber son monocle, après le passage d'une ravissante jeune femme. Voilà trois fois que je me trouve sur son passage et chaque fois elle est d'une beauté différente.... si différente que j'ai d'abord de la peine à la reconnaître....

—Oui, soupira Jacques le Taciturne.... C'est un de ces êtres qui font trop rêver.. Elles rendent malheureux par leur seule présence: elles sont l'inaccessible Eden! Celle-là, cher ami, a une âme aussi exquise que son enveloppe. Elle n'aimera jamais que son mari, Philippe Vaubecourt.... et, d'ailleurs, cet homme excellent mérite d'être heureux, quoique son bonheur soit un peu excessif —surtout si l'on considère qu'il lui vient d'avoir, un matin de juin, écouté les conseils d'une petite fille.

***

A cette époque, Philippe aimait une de ses cousines, Claire C... Je n'oserais jurer que ce fût le grand amour, mais le grand amour est rare, beaucoup l'ignorent toute leur vie, et un amour moyen est encore un sentiment assez vif pour nous exalter de joie ou nous faire grincer des dents. Les deux cousins s'étaient fiancés pendant l'hiver, puis Philippe avait été envoyé à la Haye comme attaché d'ambassade. En été, le jeune homme retrouva la jeune fille au château des Hêtres, où toute la famille était réunie. On y fixa la date du mariage, et il parut à Philippe que Claire montrait peu d'empressement. Il en conçut de l'inquiétude, questionna sa fiancée et n'obtint pas de réponse.

Un matin qu'il se promenait au fond du parc, il vit une petite fille entrer par une brèche de la clôture. Il la connaissait un peu, pour l'avoir vue courir avec des enfants sur la pelouse. C'était un petit être magnifiquement ébouriffé—une forêt de cheveux éblouissants,—les traits inachevés, de beaux yeux, et qui, à treize ans, ne laissait pas deviner si elle serait laide ou jolie.

Elle vint à Philippe et lui dit d'un ton impératif:

—Accordez-moi une entrevue.

—Voici l'entrevue demandée! dit Philippe en lui tendant la main.

Et il sentit vibrer comme un oiseau captif une menotte—maigre et de forme parfaite. L'enfant leva vers le jeune homme un regard doux, farouche, hardi, timide, enfin la gamme de tous les sentiments que peut exprimer un regard de fillette.

—Monsieur, dit-elle audacieusement — mais sa voix tremblait —il ne faut pas épouser votre cousine Claire. Elle ne vous aime pas.

Quand on est amoureux, fût-ce d'un amour de très petite taille, ces douches font un mal affreux. Philippe demeura interdit. Il était pâle, son cœur chavirait et on entendait claquer ses dents:

—Comment savez vous cela? fit-il en essayant de sourire.... Et puis, Mademoiselle, à votre âge.... continua-t-il d'un ton sévère.

Mais elle l'interrompit vivement:

—Ce n'est pas ma faute! s'écria-t-elle, plaintive, je ne puis m'empêcher de voir clair.... je devine toujours si les gens s'aiment ou non! Et votre cousine aime maintenant M. Davigny.

Il la considérait profondément, et il sentit que cette enfant, malgré son esprit observateur, avait une imagination blanche, pure, naïve.

—Et pourquoi me dites-vous cela? reprit-il plus doucement.

—Parce que j'aime de tout mon cœur votre cousine, et que je ne veux pas qu'elle soit malheureuse. Et seriez-vous heureux, vous?

Il y eut un silence. Philippe contenait avec peine ses larmes: il lui semblait que sa vie était perdue. Il dit enfin.

—Mon enfant, si vous avez dit vrai, je n'épouserai pas Claire!..

Sa voix s'entrecoupait. Un sanglot sourd lui déchira la poitrine. Alors, il sentit les mains frêles qui étreignaient la sienne, puis une petite bouche ardente se pressa contre ses doigts:

—Ah! s'écria l'enfant, le visage bouleversé.... je vous ai fait mal.... Que je voudrais être grande et belle et que vous m'aimiez!.... Car je vous aimerais, moi!

Et elle s'enfuit dans les mousses et les feuilles mortes.

***

Philippe, pendant quatre ans, vogua à travers les ambassades et les légations lointaines. De son mariage manqué, il gardait une mélancolie. Il ne demanda que de rares vacances et il ne voulut revoir ni Claire ni le château des Hêtres. Un matin de juin de l'année 1897, par fantaisie pure, il envoya de Constantinople, dans un coffret de santal, une grande rose blanche à son étrange petite conseillère. Puis il fut successivement à Saint-Pétersbourg, à Rome, et enfin se décida à passer quelques semaines de l'hiver 1898 à Paris.

Un soir, chez les Maillehache, il vit passer cette jeune figure qui vous a tant ému tout à l'heure. C'était la reine de la saison. Au théâtre comme dans le monde, à son approche, les hommes palpitaient et se sentaient mécontents de leur sort.

Dès qu'elle aperçut Philippe, elle vint à lui et, comme il la regardait, émerveillé et surpris:

—Eh quoi! s'écria-t-elle, vous ne me reconnaissez pas!

Il la regarda avidement. Un souvenir nébuleux montait en lui, mais qu'il ne put préciser:

—Non! fit-il troublé.... je ne me souviens pas de vous avoir rencontrée....

Elle se mit à rire, un rire Songères, qui est aussi beau que sa divine personne, un rire doux, argenté, caressant, un rire qui grise et fond les âmes.

—Vraiment! reprit-elle..... il n'y a plus rien en moi de la petite Jacqueline qui vous fit un jour tant de peine!

Il devint pâle, il chancela, et il chercha de la main une chaise pour s'appuyer, tellement l'émotion pesait sur ses épaules. Et, de ce moment, il l'aima. Il l'aima du même amour frénétique dont vingt autres l'aimaient. Il ne trouva plus le monde beau que parce qu'elle vivait; — lorsqu'il respirait une fleur ou contemplait un coucher de soleil, le parfum exquis et la lumière féerique semblaient des prolongements de la bien-aimée. D'abord, la violence de sa passion lui cacha l'avenir; mais il tomba vite dans un affreux désespoir: il était sûr qu'elle ne l'aimait pas et, quand elle l'aimerait, elle était beaucoup trop riche pour lui.

***

Cependant il était admis presque dans l'intimité des parents de Jacqueline.

Un après-midi, vers le crépuscule, il arriva au moment où le salon de Mme Bellaigue était désert. Jacqueline entra seule. Il la regarda; ses lèvres tremblèrent, et il eut une sorte de défaillance.

Elle se rapprocha vivement, elle saisit la main du jeune homme, comme là-bas, au fond du vieux parc ruineux:

—Qu'avez vous? fit-elle d'une voix ardente....

Et comme il se taisait, elle resserra l'étreinte de ses petites mains:

—Il faut répondre.... il faut parler.

—Je vous aime, gémit il, et je sais que vous ne pouvez m'aimer.

Alors, deux lèvres divines s'abaissèrent sur la main de Philippe.

—Oh! fit elle, je vous aime, depuis plus longtemps que vous ne m'aimez.... je vous aime depuis que vous m'avez envoyé une rose!

Et voilà, mon cher ami, ajouta le Taciturne avec un sourire, comment on peut acheter le bonheur en écoutant à propos les conseils d'une petite fille.

J.-H. ROSNY.

PSYCHOLOGIE CHAMPETRE

L'OIE

J'ose dire que l'oie possède une belle âme, avec tous les instincts de l'homme civilisé. C'est au point de vue psychologique sur tout qu'elle gagne d'être connue. Théâtrale un peu, sociale infiniment, l'oie a des mœurs, de la littérature, un sens profond de la philosophie et de l'histoire. Elle aime la vie en commun, mais les oies d'une ferme ne se confondent jamais avec les oies de la ferme voisine. Ce sont des volailles délicates et fières, capables de synthèse, et même de changer d'opinions politiques, ce qui devrait leur valoir, de la part de tout boulevardier, un respect attendri.

Voyez, en effet, aux premiers jours du printemps, les oisons qui marchent avec ne dégaine romantique: ils sont alors individualistes, querelleurs et facilement hégéliens. Cependant, la plume pousse, l'expérience vient. Et plus tard, en été, quand toutes les oies du village ont, dans le pâtis communal, à se défendre également contre les galopades des poulains en délire, une solidarité plus que chrétienne fait se réunir les bandes jalouses et pacasser à l'unisson les jars de chaque métairie. Tout ce peuple, si bien hiérarchisé et séparatiste avant la saison des foins devient alors un modèle pour phalanstériens. Et sans doute, les oies n'ignorent pas plus les avantages d'un syndicat que les nuances par quoi se différencient l'avoine noire et la folle avoine.

Mais, en réalité, les oies sont aristocrates. Elles ont gardé les traditions du XVIIe siècle: elles savent marcher, saluer et s'asseoir même, si j'ose ainsi dire, avec une souveraine dignité. Elles feraient les meilleurs professeurs de maintien pour tant d'hommes politiques sans galbe et sans race, et qui parlent trop haut dans les antichambres ministérielles. Elles ont la majesté, l'ampleur, la grâce et le sens des attitudes. Elles ont aussi l'éloquence et la finesse, l'audace et la probité. Elles ont le dédain souriant des contingences, et rien n'égale leur mépris du garde-champêtre. La pluie ne les émeut guère et l'orage; les éclairs, les nuées livides ne les terrifient point comme les poulessans littérature, comme les canards odieusement vulgaires, comme les chevaux tremblants de terreur, ou comme les veaux, dont la candeur peureuse éclate en meuglements de détresse au moindre bruit qui les surprend. Les oies ont une telle sérénité de conscience, une certitude de pensée si grande, qu'elles danseraient sur un volcan!

La Greffe Humaine.

Une très curieuse opération de greffe humaine vient d'être réussie à Brooklyn.

Un nommé Georges Kilby avait été très sérieusement brûlé sur tout le côté droit du corps et à la tête, à la suite de l'explosion d'une lampe à alcool. On lui a refait une peau nouvelle avec 414 morceaux, pris en majeure partie sur ses parents. Sa fillette, âgée de douze ans, a été la première à aider à l'opération, et, fait assez rare pour mériter d'être rapporté, son médecin lui-même a apporté son petit morceau de peau. La garde-malade a suivi l'exemple, elle a donné trente carrés, la femme de l'opéré en a aussi donné trente, sa fille dix, son père, âgé de soixante ans une vingtaine, et, enfin de nombreux amis ont contribué au reste des 414 cases de ce damier humain.

Une lettre de Lombroso.

Nos lecteurs savent que M. Joseph Reinach a déposé, le 10 juillet, une proposition de loi tendant à l'abolition de la peine de mort et à son remplacement par la peine des travaux forcés à perpétuité. Des députés appartenant à toutes les fractions de la Chambre ont signé cette pétition.

M. Joseph Reinach a reçu, à ce sujet, la lettre suivante de l'illustre criminaliste italien César Lombroso, l'auteur de "l'Homme criminel" et de tant d'autres ouvrages d'une réputation universelle:

Turin, le 25 juillet.

Je vous remercie, mon cher député, de m'avoir envoyé le texte de la proposition relative à l'abolition de la peine de mort; j'étais un partisan de la peine capitale pendant les premières années de mes études juridiques; après de longues réflexions, j'en suis devenu, moi aussi, l'adversaire. Non pas que la peine de mort ne soit logique, mais, du moment qu'on se place exclusivement au point de vue de l'intérêt social, la peine de mort ne pourrait être utile que si elle était appliquée fréquemment, ce qui serait barbare; appliquée rarement, comme c'est actuellement le cas, ce n'est plus qu'un spectacle public qui est horriblement corrupteur ("orribilmente dannoso,") et le supplice n'est plus conforme à nos mœurs. Utiliser le coupable à son avantage et à notre avantage social ("utilizzare il reo con suo e nostro vantaggio,") c'est une entreprise très haute, bien digne de notre temps et de votre activité....

CÉSAR LOMBROSO.

M. W. J. Bryan à Paris.

Paris, 11 août—M. W. J. Bryan accompagné de sa femme et de sa fille, du colonel Wetmore et de M. et Mme Dunlap est arrivé ce matin à Paris où il compte séjourner 4 jours.

A la gare il a été salué par un nombreux groupe d'amis.

En arrivant à l'hôtel M. Bryan a trouvé un volumineux paquet de correspondance comprenant plusieurs invitations.

Les voyageurs ont déjeuné à l'hôtel Ritz où ils avaient été invités par l'ex gouverneur David R. Francis.

M. Bryan n'a pas fait allusion à sa prochaine candidature à la présidence des Etats-Unis, déclarant qu'il avait déjà longuement discuté la situation et qu'il n'avait rien à ajouter à ses précédentes déclarations.

M. Bryan s'est déclaré grandement intéressé par les problèmes sociaux qui sont à l'heure actuelle débattus en France et principalement par la loi des retraites ouvrières récemment votée.

J'ai remarqué, a ajouté M. Bryan, que le mouvement démocratique tend à se développer dans le monde entier."

Dans l'après-midi M. et Mme Bryan ont visité Notre-Dame et se sont promenés le long de la Seine, dans le voisinage du Panthéon.

Demain ils feront une promenade en automobile à Fontainebleau.